Opéra de Tours : nouvelle production événement du Songe d'une nuit d'été de Britten



TOURS, Opéra. Les 13, 15 et 17 avril 2018. BRITTEN : Songe d'une nuit d'été (A Midsummer Night's Dream) plonge au cœur de l'illusion amoureuse en labyrinthe des coeurs qui éprouvent chaque protagonistes qu'il soit souverain, comédien, homme ou fée, voire « rustre » (rustics)… Entre fable et drame tragique, légende onirique et action théâtrale, **Benjamin Britten (1913-1976)** a conçu une suite musicale à la pièce de Shakespeare (créée dans les années 1590) d'une toute autre inspiration que celle de son prédécesseur sur le même sujet, Mendelssohn (dont il chantait adolescent la partie d'alto). La comédie amoureuse cible la gravité de l'amour manipulateur, son oeuvre illusoire ; il ne rend pas heureux, il désespère les âmes éprouvées, trompées, égarées. Comme *The Rape of Lucrezia (Le Viol de Lucrèce)*, Britten approfondit encore sa propre conception de l'opéra de chambre anglais, viscéralement théâtral, mais d'une fausse légèreté dans sa réalisation : Midsummer a été conçu pour le festival d'Aldeburgh, fondé 10 ans auparavant par Britten (1948).

Un opéra anglais, néo baroque (Purcellien)

sur les enchantements de l’amour



En 7 mois, le compositeur adapte le livret avec son compagnon (passant de 5 à 3 actes), le ténor Peter Pears ; puis met en musique la trame ainsi réécrite en octobre 1959. Au printemps 1960, tout est en place pour la création le 11 juin suivant, le nouvel opéra inaugure la nouvelle salle du festival le Jubilee Hall. L’accueil est mitigé, car la lyre de Britten s’est comme conceptualisée, sur un mode allégorique, d’après la passion et l’illusion shakespearienne. Sans sujet réaliste ou historique, par le seul biais du rêve et d’un conte féerique, Britten aborde un thème qui lui est cher : l’innocence fragilisée; en l’occurrence celle des elfes ; à la facétie des fées et des elfes, d’une insouciance magicienne, Britten oppose le monde des hommes, ici une troupe de comédiens (les mortels impuissants face à l’amour)… LIRE notre présentation complète du Songe d’une nuit d’été de Britten d’après Shakespeare…

BRITTEN, Un SONGE D’UNE NUIT D’ETE,
A Midsummer night’s Dream
Nouvelle production

TOURS, Opéra / Grand Théâtre
Vendredi 13 avril 2018 – 20h
Dimanche 15 avril 2018 – 15h

Mardi 17 avril 2018 – 20h

RESERVEZ VOTRE PLACE
http://www.operadetours.fr/a-midsummer-night-s-dream

Grand Théâtre de Tours
34 rue de la Scellerie
37000 Tours

02.47.60.20.20
theatre-billetterie@ville-tours.fr

Opéra en trois actes, Op.64
Livret de Benjamin Britten et Peter Pears d'après William Shakespeare
Créé le 11 juin 1960 au Festival d'Aldeburgh

Nouvelle production
Coproduction Opéra de Tours et Conseil Départemental d'Indre-et-Loire
Première représentation à l'Opéra de Tours

Direction musicale : Benjamin Pionnier
Mise en scène : Jacques Vincey
Décors : Mathieu Lorry-Dupuy
Costumes : Céline Perrigon
Lumières : Marie-Christine Soma

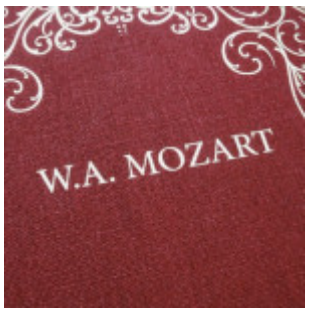
Oberon : Dimitry Egorov
Tytania : Marie-Bénédicte Souquet
Puck : Yuming Hey
Theseus : Thomas Dear
Hippolyta : Delphine Haidan

Hermia : Majdouline Zerari
Helena : Deborah Cachet
Lysander : Peter Kirk
Demetrius : Ronan Nédélec
Bottom : Marc Scoffoni
Quince : Éric Martin-Bonnet
Flute : Carl Ghazarossian
Snout : Raphaël Jardin
Starveling : Yvan Sautejeau*
Snug : Jean-Christophe Picouleau*



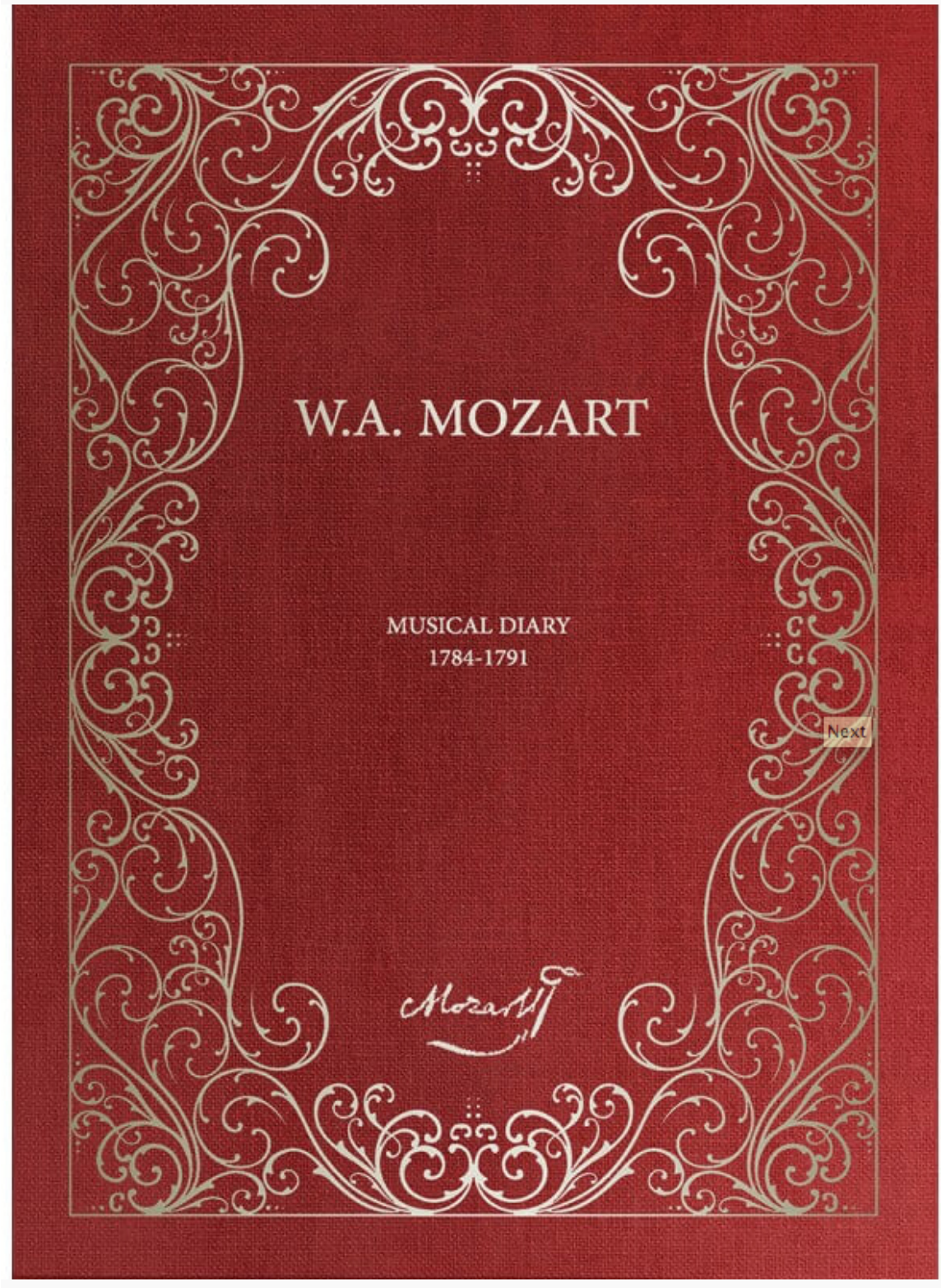
FUSSLI : Oberon, Titania et Puck face à une ronde des fées (DR), vers 1786

Publication, événement. Le Carnet de Wolfgang Amadeus MOZART (Editions des Saint-Pères)



Publication, fac similé, événement. Carnet / Verzeichnüss aller meiner Werke de Wolfgang Amadeus MOZART (Editions des Saint-Pères). L'éditeur de manuscrit Saint-Pères édite en grand format le journal personnel de Mozart, son carnet qui contient ses partitions achevées, de 1784 à sa mort.

Dans son **Carnet personnel**, autographe exceptionnel, écrit pendant 7 années et jusqu'à 3 semaines avant sa mort (**de février 1784 à sa mort en 1791**), le divin Mozart nous a laissé un éclairage saisissant sur les dernières années de sa vie si courtes et si intenses. Des portées manuscrites, des séries de mélodies, de partitions annotées… Ainsi Wolfgang se dévoile au fil d'une écriture sensible, frénétique, sans ratures. Les éditions des Saint-Pères éditent le fac similé de ce manuscrit personnel qui permet de (re)découvrir l'atelier musical du génie salzbourgeois, dans l'intimité de son travail. Jusqu'à sa mort à 35 ans en 1791, Mozart regroupe l'essentiel de ses recherches musicales, synthétise une partie importante de ses réalisations. C'est un journal de bord à la fois méticuleux et emblématique de son processus de création et de composition.


W.A. MOZART
MUSICAL DIARY
1784-1791
Next
Mozart

Le Carnet – intitulé ***Verzeichnüss aller meiner Werke***, ou Répertoire de mon travail – témoigne de l'âge d'or, en termes créatifs, de la vie du musicien. Mozart le tient scrupuleusement à jour, et de façon chronologique; les morceaux connus côtoient les partitions mineures mais ce sont toutes des compositions achevées qui y sont déposées – c'est la raison pour laquelle le Requiem n'y figure pas.
Deux quatuors dédiés à son ami Haydn, Les Noces de Figaro en collaboration avec Lorenzo Da Ponte, la sérénade Une petite musique de nuit, un Adagio en B mineur pour piano, la Symphonie n°40 en sol mineur (bouleversante apothéose de son génie symphonique, déjà préromantique), l'ouverture de La Flûte enchantée… ultime chef d'oeuvre lyrique composé simultanément à son dernier seria, La Clemnza di Tito. Le manuscrit provient de la Stefan Zweig Collection – un fond constitué par l'écrivain autrichien, enrichi ensuite par ses héritiers à Londres. Le Carnet, acheté par Zweig aux enchères en 1935, fut confié au British Museum en 1956 puis à la British Library en 1986.

Le père de Wolfgang, Leopold, qui avait jadis établi une liste des compositions de son fils entre ses 7 et 12 ans, et avec lequel Mozart séjourna à Salzburg peu de temps avant de commencer le Carnet, fut probablement à l'origine de cet esprit d'inventaire. À la même époque, Mozart commence aussi à tenir des comptes très précis de ses revenus – issus de concerts, de leçons particulières, de séries symphoniques et des créations de ses concertos pour piano, etc. Son train de vie à Salzbourg est bien documenté de cette façon.

Organisation de l'inventaire autographe



Sur la page de gauche, Mozart indique la date de la composition, son titre et les instruments requis. On y trouve aussi parfois le nom des instrumentistes et des chanteurs auxquels elle est destinée : Aloysia Lange, dont Mozart fut amoureux ; Josepha Hofer, première interprète de la Reine de la Nuit… Sur la page de droite, l'incipit de la partition qui est noté.

Certaines numérotations ou signets, à l'encre noire ou marron, sont sans doute des ajouts ultérieurs de sa femme, Constanze, ou de l'éditeur Johann André.

Quelques entrées correspondent à des partitions perdues ou détruites. Enfin, certains incipit diffèrent des partitions « officielles » : Mozart s'autorise des corrections tardives, sur partitions (hors Carnet). De même que les dates du Carnet sont parfois en décalage : il arrive à Mozart de faire jouer un morceau avant de le répertorier, ou de reprendre des compositions antérieures à 1784 pour les retravailler.

Le Catalogue / Répertoire personnel est donc édité en fac-simile : s'y dévoile dans son immédiateté la formidable écriture du compositeur de génie, première source d'admiration et de renseignement pour les amateurs, chercheurs, historiens, musicologues. La qualité de l'édition, le soin apporté à la publication des feuilles originelles du manuscrit britannique sont remarquables.

_____

FAC SIMILE, manuscrit, événement. W.A. Mozart, Carnet 1784-1791, Éditions des Saints-Pères. 1000 exemplaires numérotés, parution **le 26 mars 2018**.
Coffret en Français, Allemand, Anglais. Edition fac similé évènement, CLIC de CLASSIQUENEWS d'avril 2018

JUAN DIEGO FLOREZ chante MOZART



ARTE, dim 6 mai 2018, 18h40. JUAN DIEGO FLOREZ chante MOZART.
C'est une vedette dans son pays (Pérou), une sorte « trésor national vivant », et qui s'est surtout, essentiellement illustrée dans la maîtrise du bel canto romantique italien, c'est à dire dans les opéras de Rossini, Donizetti, Bellini (les compositeurs avant Verdi). Rossini

est son auteur fétiche, celui qui l'a propulsé au firmament du panthéon des meilleurs chanteurs du XXè. Après les Alfredo Krauss, Niccolai Gedda (qui ont défriché cependant un répertoire plus étendu jusqu'à exceller dans l'opéra français… ce qu'il ne chante pas ou rarement sur scène), Juan DIEGO FLOREZ se consacre à présent, – évolution naturelle de sa carrière et de ses choix artistiques, vers Mozart. L'agilité, le phrasé, le legato, la subtilité de l'émission, sans omettre la justesse de l'intonation comme la pureté de l'articulation de la langue, doivent ici être totalement maîtrisés. Voilà pourquoi, souvent, les grands belcantistes en particulier rossiniens, sont aussi de très bons mozartiens.

Juan Diego Florez a récemment édité son premier album exclusivement mozartien (enregistré en 2016, publié en octobre 2017) : collection d'airs et de héros qui par son incarnation, semblent comme régénérés tant son chant est intense, juvénile, naturel : ainsi en est-il d'Idomeno, Ottavio, Titus (excellent), Belmonte (en allemand)… De sorte que si aujourd'hui, le munichois Jonas Kaufmann fait figure de heldentenor dans le répertoire romantique germanique (Wagner, Schubert…) mais aussi dans les opéras de Verdi et de Puccini, la grâce élégantissime de Juan Diego Florez brille sans égal chez Rossini, Bellini et à présent Mozart. A suivre.



Voici ce qu'écrivait notre rédacteur dans sa critique du cd Mozart par Juan Diego Florez :

« *Son TITUS éblouit par son humanité, celle d'un cœur terrassé par l'exemple moral et l'amour transcendant qu'il reçut de Bérenice. Soudain ce chant se fait leçon et apprentissage d'un humanisme devenu fraternité concrète et vivante ; et la vérité du dernier opéra de Mozart prend alors son sens: ce qu'apporte le ténor au personnage est incomparable. L'idéal politique surgit devant nous …* »

LIRE notre critique complète : Juan Diego Florez chante Mozart

(1 cd SONY classical)
http://www.classiquenews.com/cd-evenement-recital-lyrique-compte-rendu-critique-juan-diego-florez-mozart-la-scintilla-minesi-2016-1-cd-sony-classical/

_____-

ARTE, dim 6 mai 2018, 18h40. JUAN DIEGO FLOREZ chante MOZART.

APPROFONDIR
http://www.classiquenews.com/cd-evenement-recital-lyrique-compte-rendu-critique-juan-diego-florez-mozart-la-scintilla-minesi-2016-1-cd-sony-classical/

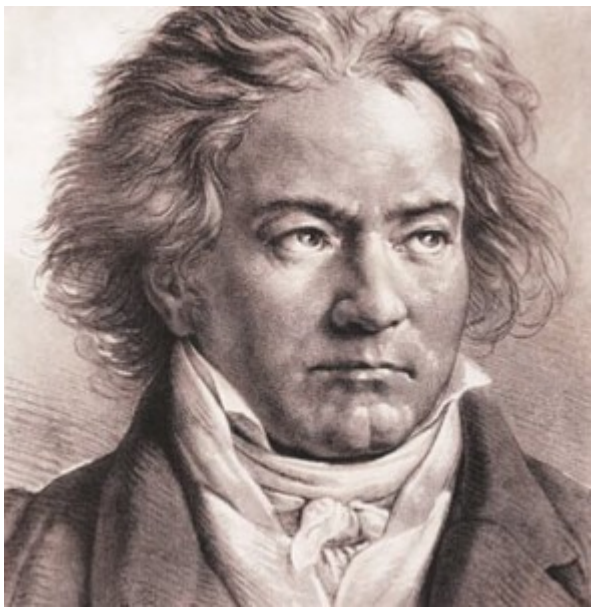
TOURCOING, EGMONT de BEETHOVEN par l'Atelier Lyrique



TOURCOING, L'Atelier Lyrique joue BEETHOVEN, les 25, 27 mai 2018… Depuis samedi 14 avril dernier, nous avons appris la disparition du fondateur de l'Atelier Lyrique de Tourcoing. Selon sa volonté, **tous les concerts** dont celui ci, révélant un Beethoven méconnu mais **passionnant, sont maintenus…** Sur instruments d'époque et avec le nerf comme l'engagement que nous lui connaissons, **L'Atelier Lyrique poursuit à Tourcoing son travail exemplaire** au service du rayonnement musical à l'adresse du plus grand nombre. C'est

aux côtés de Jean-Claude Casadesus à Lille, une approche complète de la musique et la plus accessible possible qui ne cesse de porter ses fruits. Ainsi l'éloquent et si romantique programme des 25 et 27 mai, qui met en lumière, fruit de son approche très approfondie avec le collectif qu'il dirige et qu'il a créé, L'Atelier Lyrique de Tourcoing (véritable laboratoire musical et artistique), la passion amoureuse (l'air de concert, véritable sommet lyrique d'un opéra à écrire : « Ah Pefido » pour soprano et orchestre) et l'écriture orchestrale révolutionnaire de Beethoven (Symphonie n°6 dite « Pastorale »).

EGMONT, héros beethovénien



Pourtant, la pièce maîtresse du concert Beethoven est la partition d'**EGMONT** pour laquelle il écrit musiques de scènes et mélodies destiné au mélodrame qui en découle : L'Atelier Lyrique dévoile aujourd'hui une partition intense, expressive qui fusionne très habilement pouvoir du drame, théâtre et expressivité de la musique. Goethe a mis 12 ans pour écrire ce drame. Il conçoit le texte définitif publié en 1788 pour être accompagné de musique instrumentale et aussi de chansons populaires. L'écrivain

voulait une symphonie triomphale pour terminer le drame et donner tout son sens à la mort d'Egmont. Sacrifice héroïque et hautement moral.

Beethoven, grand admirateur du poète, la compose en 1809-1810. Le sujet est la lutte des Pays-Bas espagnols pour leur liberté au XVIe siècle sous l'impulsion du Comte d'Egmont, son arrestation par le duc d'Albe, et son exécution (un thème traité aussi par Verdi, dans Don Carlos, d'après Schiller, où ce sont les députés des Flandres qui osent se rebeller contre le Roi d'Espagne Felipe II, enhardis par le compagnon de l'Infant, le marquis de Posa.).

Beethoven s'engage à dénoncer les pouvoir autoritaire liberticide. Rien ne peut museler la souveraineté du peuple et de la nation… Comme Schiller, Goethe dénonce l'absolutisme du temps de Philippe II et prône la lutte contre la domination étrangère, une prise de position tolérée par la censure impériale qui fermait les yeux sur la dimension révolutionnaire du triomphe de la liberté. L'exaltation romantique de liberté de ce héros de la résistance a immédiatement convaincu et inspiré le compositeur.

« *Son écriture est moderne, pas de contrepoint, une grande clarté, et une forte précision des lignes instrumentales ou vocales, netteté de leur répartition dans l'espace sonore. Il utilise de courts motifs ramassés et percutants ou très chantants. Beethoven a respecté les exigences de Goethe et celles de son époque, il compose une Ouverture ainsi que des musiques destinées aux entractes* » (Présentation du programme sur le site de l'Atelier Lyrique de Tourcoing).

_____-



VENDREDI 25 MAI 2018 à 20h
DIMANCHE 27 MAI 2018 à 15h30
TOURCOING, Théâtre Municipal R. Devos

RESERVEZ VOTRE PLACE
http://www.atelierlyriquedetourcoing.fr/17_18/spect1718/beethoven.html

Ludwig Van Beethoven (1770-1827)
A perfido
Scène et aria pour soprano et orchestre opus 65 (1796)
Egmont
Mélodrame opus 84 Créé le 15 juin 1810 au Burgtheater de Vienne
Symphonie n°6 « Pastorale »
en fa majeur opus 68 Créée le 22 décembre 1808 au Theater an der Wien de Vienne

Hélène Walter, soprano
Direction musicale, **Jean Claude Malgoire (décédé le 14 avril dernier, le chef set remplacé – nom du remplaçant en cours : suivre les infos sur le site de l'Atelier Lyrique de Tourcoing)**
La Grande écurie et la Chambre du Roy

APPROFONDIR



CLASSIQUENEWS avait rencontré la jeune soprano **Hélène Walter lors de sa participation au 24è CONCOURS DE CHANT DE CLERMONT FERRAND en février 2015**. La cantatrice qui chante Beethoven sous la direction de Jean-Claude Malgoire en mai à Tourcoing, se risquait avec un tact inouï dans la création d'une pièce contemporaine du compositeur italien Oscar Bianchi (Here, création mondiale). VOIR le REPORTAGE Hélène WALTER au Concours de chant de Clermont-Ferrand (édition qui avait aussi couronné le talent de la jeune Elsa Dreisig)… à 9'56 : Hélène Walter explique les défis de la pièce Here en création mondiale (travail avec Oscar Bianchi, les références au chant baroque)

http://www.classiquenews.com/concours-de-chant-de-clermont-ferrand-2015-grand-reportage-video-12/

FIGEAC, CAHORS : Festival CLASSICoFOLIES

Festival CLASSICoFOLIES : les 17 et 18 mai (Figeac, Cahors). Dans l'**Aveyron** et le **Lot**, **(en Occitanie)**, le festival **CLASSICoFOLIES** diffuse en 2018, le grand bain symphonique et concertant au plus vaste public, en particulier aux plus jeunes (scolaires), pour lesquels sont organisées spécialement deux sessions en après midi où un orchestre entier, des solistes jouent les oeuvres du répertoire : Ravel, Bizet, Beethoven, Chostakovitch… Symphonies et Concertos pour piano … programmes ambitieux et spectaculaires afin d'éveiller les jeunes oreilles à la magie orchestrale (et à l'écriture concertante puisque le piano, et la trompette, aussi sont conviés à cette immersion unique en son genre).



Cette année, **5 dates, 5 lieux (Rodez, Millau, Figeac, Cahors, Séverac d'Aveyron)** proposent une programmation impressionnante pour laquelle la directrice artistique et soliste **Marina di Giorno**, joue les Concertos pour piano, en sol de Ravel (les 15 et 16 mars 2018) et n°3 de Beethoven (les 17 et 18 mai), de JS Bach et Chostakovitch (le 1er juin).

Pour les orchestres partenaires, soit deux formations italiennes : **l'Orchestra Sinfonica di San Remo** (**Gian Carlo de Lorenzo**, direction), les 15 et 16 mars, puis **la Camerata Fiorentina** (**Giuseppe Lanzetta**, direction), c'est un défi artistique et musical qui prend des allures de marathon symphonique … sans omettre aussi l'**Orchestre Mozart de Toulouse** (**Gian Carlo de Lorenzo,** direction) pour deux dates, les 17 et 18 mai : pour chaque date requise, **l'orchestre joue à 3 reprises**, deux fois dans l'après midi pour les plus jeunes (14h puis 15h30) ; enfin le soir, à 20h30 pour le grand public.

Ainsi aux côtés des Concertos pour piano de Ravel et de Beethoven, les jeunes oreilles comme le grand public le soir, pourront écouter les Symphonies de Bizet (unique opus symphonique de l'auteur de Carmen), et la 7è (trépidante, dansante) de Beethoven, sans omettre la sérénade *Une petite*

musique de nuit de Mozart.



Conscient des enjeux sociétaux de la culture et de la musique, le festival **CLASSICoFOLIES** agit pour une société où le concert est un lieu vital pour l'échange, la découverte, le vivre ensemble ; il est ainsi **intergénérationnel**, favorisant surtout la rencontre et la découverte entre jeunes publics (scolaires, du Primaire à la Terminale) et artistes, grâce aux deux sessions (45 mn chacune) réalisées l'après midi. Depuis sa création, pour chaque nouvelle édition, le festival aura ainsi sensibilisé plus de 4 000 enfants et adolescents à la musique classique. Une initiative exemplaire d'autant qu'elle est défendue dans les territoires, loin des centres urbains qui eux sont riches en équipements et lieux de spectacles. C'est une initiative exemplaire qui se préoccupe du renouvellement des publics pour le classique, apporte aux moins habitués, le miracle et l'enchantement de l'orchestre et du jeu de solistes, renforce le lien social, favorise l'enrichissement culturel… A suivre, et à ne pas manquer dès les 15 et 16 mars prochains, en Occitanie. Illustration ci dessus : portrait de la pianiste **Marina di Giorno**, directrice artistique du Festival CLASSICoFOLIES (DR).

_____

Le Festival intergénérationnel CLASSICoFOLIES 2018

FIGEAC, CAHORS, les 17 et 18 mai 2018



FIGEAC, Espace François Mitterand
Jeudi 17 mai 2018
14h, 15h30 (jeune public) / **20h30** (tout public)

CAHORS, Espace Valentré
Vendredi 18 mai 2018

MENDELSSOHN : Les Hébrides, ouverture
BEETHOVEN : Concerto pour piano n°3
(Soliste : **Marina Di Giorno**)
Marquez : Danzon n°2 (création de la version piano et percussion)
BEETHOVEN : Symphonie n°7

Camerata Fiorentina / Orchestre de chambre Fiorentina
Giuseppe Lanzetta, direction

Pour les scolaires et le jeune public, présentation, sensibilisation par la comédienne **Sarah Pébereau**. A 20h30 (pour le concert tout public), lever de rideau avec Sarah Pébereau (extrait de son nouveau spectacle : « K Surprise »).
Programme complet lire ici

ORCHESTRA DA CAMERA FIORENTINA



Prochain concert :

SEVERAC D'AVEYRON, le 1er juin 2018

SEVERAC D'AVEYRON, Salle d'animations
Vendredi 1er juin 2018
14h15, 15h30 (jeune public) / **20h30** (tout public)



MOZART : Sérénade en sol majeur « Petite Musique de nuit » K 525
JS BACH : Concerto pour piano et orchestre BWV 1052 (soliste : **Marina Di Giorno**)
Marquez : Danzon n°2 (création de la version pour piano et percussion)
CHOSTAKOVITCH : Concerto pour piano, trompette et orchestre (soliste : **Marina Di Giorno / René-Gilles Rousselot**, trompette)

Orchestre Mozart de Toulouse
Gian Carlo de Lorenzo, direction

Pour les scolaires et le jeune public, présentation, sensibilisation par la comédienne **Sarah Pébereau**. A 20h30 (pour le concert tout public), lever de rideau / Prélude au concert : avec Sarah Pébereau (extrait de son nouveau spectacle : « K Surprise ») – puis en clôture, après la « grande musique », le festival CLASSICoFOLIES s'achève avec le groupe **TEENAGERS OZ**, jeunes chanteurs de variété internationale, parrainés par le festival et la pianiste Marina Di Giorno (au programme : tubes et chansons avec l'Orchestre Mozart de Toulouse). **LIRE le programme complet ici**



CLASSICOLFOLIES
RESERVATIONS ET INFORMATIONS
https://www.classicofolies.com

Festival CLASSICOFOLIES – MUSICARTE, amici della musica
Music'Arte – 06 58 37 74 97
44 bd de l'Ayrolle 12100 MILLAU

_____

GRAND ENTRETIEN SUR LE FESTIVAL CLASSICoFOLIES :

LIRE aussi **notre grand ENTRETIEN avec Caterina MARCEL, Présidente de l'Association MUSIC'ARTE,** qui organise le festival annuel CLASSICoFOLIES : fonctionnement, enjeux, objectifs… La musique classique pour tous, pour les nouveaux jeunes mélomanes, hors des métropoles… Dans plusieurs villes du Lot et de l'Aveyon, en marge des salles de concerts des grands centres urbains, le festival invite orchestres et solistes renommés, et offre aux scolaires, et au grand public, – souvent à tous ceux pour qui le classique est un genre élitiste et inaccessible, l'immersion inoubliable dans le bain orchestral et instrumental. Effacer les barrières sociales, favoriser le plus grand partage possible, croiser les discipline… EN LIRE +





LIRE aussi notre **présentation générale du Festival CLASSICoFOLIES 2018** : 5 dates qui font rayonner en Occitanie le grand bain symphonique vers un très large public

VOIR le film CLASICOFOLIES réalisé par France 3 midi pyrénées

https://france3-regions.francetvinfo.fr/occitanie/emissions/jt-local-1920-quercy

---

PARIS. La Philharmonie de Vienne au PLAZA Athénée :

concert de chambre et repas viennois

PARIS, PLAZA Athénée. Concert mercredi 11 avril 2018. Philharmonie de Vienne. Le Palace parisien, écrin de l'excellence hôtelière et de l'art de vivre français propose le 11 avril, une soirée exceptionnelle associant musique de chambre et souper gastronomique viennois… La légendaire phalange se produit dans l'un des plus beaux palaces de la capitale, le **Plaza Athénée, avenue Montaigne** : ambassadeurs et détenteurs d'une tradition musicale renommée, plusieurs instrumentistes de **l'Orchestre Philharmonique de Vienne** proposent un programme de musique de chambre exceptionnel, **ce mercredi 11 avril 2018**. Au programme : deux pièces de musique de chambre viennoise signées **Joseph Haydn** et **Wolfgang Amadeus Mozart**, deux joyaux de grâce et d'équilibre instrumentaux, fleurons de la riche collection des Quatuors et Quintettes viennois de la fin du XVIIIè. Entre style galant, classique et pré romantique, les deux œuvres sont défendues avec d'autant plus d'évidence et d'éloquence, que les cinq instrumentistes présents à Paris, membres actifs des Wiener Philharmoniker, savent articuler et nuancer Haydn et Mozart comme leur langue maternelle. Les musiciens de l'Orchestre Viennois expriment mieux que personne les qualités qui font de l'écriture de Haydn (fondateur du genre du Quatuor) et de son élève spirituel (comme Beethoven), Mozart, l'emblème du raffinement de la musique concertante à l'époque de Lumières. Les deux partitions choisies pour cette occasion exceptionnelle illustrent une tradition musicale d'excellence qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

Voilà pourquoi ce concert est exceptionnel, d'autant plus unique qu'il a lieu dans l'un des hôtels les plus élégants de Paris… **le Plaza Athénée, avenue Montaigne**.

MUSIQUE DE CHAMBRE ET GASTRONOMIE EN UNE SOIREE INOUBLIABLE...

Après un accueil privilégié, les convives assistent au concert

(salon Haute Couture), puis dînent au restaurant Relais Plaza où le chef Herbert Von Karajan avait ses habitudes. Au programme : menu viennois spécialement conçu pour l’occasion par le chef Christian Domschitz (du mythique restaurant le Vestibül de Vienne), en collaboration avec le chef exécutif au Relais Plaza, Philippe Marc.



Salle du restaurant Relais Plaza – (c) Niall Clutton

Musiciens de l’Orchestre Philharmonique de Vienne au Plaza Athénée avenue Montaigne

Mercredi 11 avril 2018, dès 19h

Musique de chambre :

Joseph Haydn
Quatuor à cordes opus 77

Wolfgand Amadeus Mozart
Quintette pour clarinettes et cordes KV 581

Déroulement de la soirée programme

19h15
Accueil au salon Organza (cocktail d’accueil)

20h
Concert de musique de chambre

dans le Salon Haute

Haydn : Quatuor à cordes opus 77
Mozart : Quintette pour clarinette et cordes KV 581

Instrumentistes de l'Orchestre Philharmonque de Vienne
Cinq musiciens :
Wilfried Hedenborg, premier violon
Harald Krumpöck, deuxième violon
Martin Lemberg, alto
David Pennetzdorfer, violoncelle
Matthias Schorn, clarinette

21h15,
à l'issue de ce concert, **dîner viennois**
au restaurant Relais Plaza
menu réalisé par les soins du chef Christian Domschitz du mythique restaurant le Vestibül de Vienne, en collaboration avec le chef exécutif au Relais Plaza, Philippe Marc.`

RESERVATIONS

Réservez votre place pour cette soirée exceptionnelle du 11 avril au **Plaza Athénée**

FORMULE comprenant :

– Le cocktail au salon Organza avec une coupe de champagne
– Le concert d'une heure au salon Haute Couture
– Le diner (entrée, plat, dessert – boissons et café compris) au Relais Plaza
100 places disponibles – Tarif : 235 euros / personne

Réservations au **+33 (0)1 53 67 65 97**
par email à **charlotte.bellini@dorchestercollection.com**



Salon Haute couture du Plaza Athénée, écrin idéal pour une soirée chambriste exceptionnelle (DR)

Compte rendu, concert. Dijon, le 8 avril 2018. Turina, Glass, Glazounov, Ravel. Quatuor van Kuijk

Compte rendu, concert. Dijon, Opéra, auditorium, le 8 avril 2018. Turina, Glass, Glazounov et Ravel. Quatuor van Kuijk. Le public ne s'était pas déplacé pour Phil Glass, pour la bonne

(?) raison que l’annonce du concert l’omettait dans le programme, très bref sans le 3ème quatuor « Mishima », créé par les Kronos, découvert ici même, il y a un peu plus d’un an, par les Tana. En quelques années, le quatuor Van Kuijk s’est imposé comme une référence internationale. Bien que jeune, tout l’univers du répertoire lui est familier, de Haydn à Edith Canat de Chizy, avec une prédilection particulière pour la musique française : celui de Ravel, point culminant du programme, l’atteste.
La riche musique de chambre de Turina reste, pour l’essentiel, à découvrir. Ainsi, la oracion del torrero, opus 34, de 1925. A aucun moment l’ écriture n’en trahit la destination première (un quatuor de luths) ni son ancrage espagnol, n’était le paso-doble, incontournable pour marquer l’entrée du torero dans l’arène. La facture en est soignée, raffinée, loin des clichés que le titre appelle. Le mouvement lent, très retenu, qui se combinera ensuite au thème de la marche, est chargé d’émotion. Toutes les qualités des interprètes sont déjà perceptibles : une fusion rare, une homogénéité des timbres, des cordes comme on les aime, rondes, soyeuses, jamais acides ou métalliques, une précision diabolique, millimétrée, la jeunesse alliée à la maturité rayonnante.

Quatuor van Kuijk : une maturité rayonnante



Phil Glass nous interroge toujours autant. Ce quatuor – d'après la musique de film du film de Paul Schrader, de 1985 – est devenu classique. Il a la plénitude d'un Schubert, avec son diatonisme, des harmonies séduisantes et désuètes, les hachurages, les bariolages caractéristiques de cette musique répétitive. Manifestement, l'auditeur est conquis dès la première écoute. L'intensité comme la retenue des musiciens, la perfection de leur jeu emportent l'adhésion, même si la démarche créatrice rejoint à certains égards celle des ouvrages scéniques de Orff en son temps, l'application systématique de trucs.
Autre découverte à laquelle nous convie le quatuor, la première des novelettes de Glazounov, titrée « allegro alla spagnuola », de 1885. La légèreté, l'animation, le charme lyrique, l'art de permettre à chacun la confidence, l'épanchement, l'enthousiasme, tout concourt au succès de cette page qui ne relève à aucun moment de la carte postale.

C’est dans le célébrissime quatuor en fa de Ravel que l’on attendait les Van Kuijk. Dès le premier mouvement, pris dans un tempo soutenu, on redécouvre ce chef-d’œuvre. La douceur, l’équilibre idéal, la dynamique, le raffinement sont la marque des « grands ». La joie exubérante du deuxième, les pizzicati bondissants, mais aussi le lyrisme du thème passant du premier violon à l’alto, c’est un ravissement, qui se poursuit avec le « lent », où le chant du violoncelle, puis celui du violon sur la 4ème corde sont difficilement surpassables. La rêverie du troisième mouvement contraste idéalement avec le finale, enfiévré. Toujours, ça chante et le bonheur des musiciens est contagieux.
L’enthousiasme du public est récompensé par deux généreux bis. Retenons particulièrement la surprise du second : un arrangement pour quatuor à cordes, de belle facture, souriant, des Chemins de l’amour, bienvenu puisque Poulenc a détruit ses deux compositions pour cette formation.

_____

Compte rendu, concert. Dijon, Opéra, auditorium, le 8 avril 2018. Turina, Glass, Glazounov et Ravel. Quatuor van Kuijk. Crédit photographique © Andrea H. Vega

Compte-rendu, concert. PARIS, TCE, le 3 avril 2018, Fazil Say, piano, Camille Thomas, violoncelle, Orchestre de Chambre de Paris, direction Douglas Boyd.

Compte-rendu critique, Théâtre des Champs-Élysées, mardi 3 avril 2018, Fazil Say, piano, Camille Thomas, violoncelle, Orchestre de Chambre de Paris, direction Douglas Boyd. Sortir d'un concert irradié de bonheur, c'est chose rare à ce point! Et pourtant c'est ce qui se produisit en quittant le Théâtre des Champs Élysées, ce soir du 3 avril, après le concert si attendu réunissant le pianiste **Fazil Say**, la violoncelliste **Camille Thomas**, et l'**Orchestre de Chambre de Paris (OCP)** dirigé par **Douglas Boyd**. De Beethoven et son troisième concerto opus 37 dont Fazil Say se fait l'ambassadeur depuis plus de quinze ans, de Fazil Say lui-même compositeur dont on entendit Never give up, son concerto pour violoncelle en création mondiale, par Camille Thomas, à Haydn enfin, et sa symphonie n°86, enjouée sous la baguette de Douglas Boyd, ce plateau de musiciens d'exception n'a cessé de nous réjouir, de nous émouvoir, d'illuminer nos regards et nos âmes: n'est-ce pas là la plus belle réussite d'un concert?

Beethoven, Say, Haydn: soirée de lumière au TCE



Il est justice de rendre hommage à **Fazil Say,** à ce musicien accompli et authentique, cet artiste engagé et vrai, généreux et libre. Et l'opportunité nous en est donnée ici: quelle éclatante vitalité dans ce troisième concerto de Beethoven! Sur scène la figure de Fazil Say ne se réduit pas à une théâtrale apparence, quoiqu'elle puisse y faire penser; elle est présence vivante, et sa gestique est indissociable de la musique, au service de celle-ci. Avec l'OCP, il instaure un dialogue des plus conviviaux, des plus riches en couleurs et en humeurs. Son buste par moments est tourné vers l'orchestre pendant sa longue introduction, et puis souvent par la suite, pour lui laisser la parole, l'inviter à répondre à ses tirades poétiques et expressives: « qu'est-ce que vous dîtes de ça? je vous écoute maintenant! », semble-t-il dire aux musiciens. On lit sur son visage ouvert et mobile tantôt l'approbation, l'empathie, l'objection parfois, ou l'interrogation. Sa main gauche lorsqu'elle est libérée du jeu semble être le prolongement de sa pensée musicale, s'élevant au-dessus d'elle elle accompagne le phrasé de la main droite comme un chanteur guiderait ainsi sa conduite vocale. Fazil Say joue et donne avec fougue. La confidentialité, pas pour lui! D'une sincérité sans égal, tout comme sa nature généreuse, il ne retient pas la musique, et surtout pas par calcul ou stratégie, il n'est pas dans ce rapport humain avec son public. Du plaisir qu'il savoure en jouant, il fait une affaire collective, et l'orchestre n'a pas de mal à s'entendre avec lui dans cet heureux partage. Le piano et l'orchestre sonnent de conserve, avec verve et enthousiasme. Quel moment!

« **Ne jamais renoncer** », telle est la traduction de *Never give up*, le titre donné au **concerto pour violoncelle de Fazil Say**. Le pianiste-compositeur vient élargir son catalogue avec cette pièce de grande dimension, au thème on ne peut plus explicite

et militant. D’une écriture fournie et inventive, ce concerto à la riche orchestration n’en est pas moins accessible, et immédiatement intelligible, appréhendable par l’oreille. De construction classique, en trois mouvements, dont le second est un adagio, les sonorités, le propos, l’utilisation du violoncelle sont beaucoup moins conventionnels. Le premier mouvement commence par des bruissements, des bribes sonores éparses, et évolue de façon organique vers une sorte de danse scandée que le violoncelle initie à l’orchestre après la longue plainte d’une mélodie semblant sans fin. Le deuxième mouvement très figuratif dépeint un paysage de désolation, de désespérance, où la violence brute des armes se fait entendre par les percussions, où le violoncelle soutient un long et fragile chant, dans un filet de son tendu admirablement par l’archet de **Camille Thomas**. Le finale s’éclaire de chants d’oiseaux et de bruits de sources, répond au premier mouvement par une danse de plus en plus effrénée, dans un regain vital porté haut par le jeu bondissant de la violoncelliste, dont on mesure l’aisance virtuose, faisant corps avec les scansions de l’orchestre, serrées, et l’euphorie des rythmes et des couleurs. Le succès est sans réserve, l’émotion à son comble, et cette jeune violoncelliste dans sa robe de soleil peut être fière aux côtés de Fazil Say. Ce soir-là, elle a magistralement servi le compositeur, son œuvre, mais aussi elle a fait honneur à son commanditaire, Bernard Magrez, dont l’Institut Culturel lui a également confié ce magnifique instrument de Ferdinand Gagliano datant de 1788.

Après une telle première partie, on aurait pu légitimement s’inquiéter de l’intérêt de la seconde, paraissant un peu « light » avec une symphonie de Haydn inscrite sur le programme. C’eut été négliger le peps d’un orchestre qui sous la houlette de son chef sut donner une interprétation brillante et de très haute tenue de cette 86ème symphonie à la tonalité pimpante de ré majeur. Une formation idéale qui plus est pour ce répertoire. Saluons la direction de **Douglas Boyd**, précise, fine, nuancée, insufflant à l’œuvre clarté, esprit et

humour, en plus de l’élégance. Ainsi Haydn n’eut pas à souffrir de son imposant voisinage, et son œuvre en quatre mouvements fut plus qu’une cerise sur le gâteau: le couronnement d’une soirée de lumière! Ci dessus : Douglas Boyd (© JB Millot).

_____

Compte-rendu critique, Théâtre des Champs-Élysées, mardi 3 avril 2018, Fazil Say, piano, Camille Thomas, violoncelle, Orchestre de Chambre de Paris, direction Douglas Boyd.

Compte rendu, concert. Dijon, Opéra, auditorium, le 7 avril 2018. Marathon Debussy. Philippe Cassard, piano.



Compte rendu, concert. Dijon, Opéra, auditorium, le 7 avril 2018. Marathon Debussy. Philippe Cassard, piano. Comme tout festivalier, il m'est arrivé régulièrement de courir de concert en concert, le même jour, à la suite, boulimique, insatiable, sans pourtant jamais connaître l'équivalent de l'aventure à laquelle nous convie **Philippe Cassard** dans son marathon musical. La formule, qu'il inaugura en 1993, à Besançon, a fait le tour du monde. Auteur d'un essai remarqué en cette année de commémoration de la mort de Debussy (NDLR : **LIRE ici notre critique de l'essai DEBUSSY par Philippe Cassard, Actes Sud**), le pianiste offre l'intégrale de l'œuvre du compositeur pour piano seul en… quatre concerts – avec quelques pauses entre eux –, de 11h à 22h 30.

Philippe Cassard : le bonheur en partage

Les 80 pièces de Debussy sont égayées d'oeuvres en relation avec cette somme. Ainsi, depuis Bach, Rameau, Chopin, Chabrier, Grieg, ses contemporains, et des hommages inattendus (Bill Evans, Baptiste Trotignon) permettent une mise en perspective originale, esquissant les filiations. Les puristes regretteront l'usage d'un Steinway, fut-il excellent, les grincheux ergoteront sur le principe de l'intégrale, les estomacs fragiles et/ou fatigués redouteront l'indigestion, mais les musiciens sortiront comblés de cette immersion dans l'univers debussyste.
Le parcours proposé est chronologique. Nous commençons donc par les petites œuvres, délibérément plaisantes, annonciatrices de celles de la pleine maturité. A côté des

Arabesques – fluides, souples, claires, la seconde vigoureuse, avec ses progressions et ses modulations – la délicate Rêverie aux harmonies déjà si debussystes, la pédale subtile, tout mériterait d'être cité, tant la moisson est riche. Mentionnons les « petites » pièces, rares au concert comme au disque (pour le « Vêtement du blessé », les Soirs illuminés par l'ardeur du charbon). Les oeuvres « étrangères », le scherzo-valse, qui conclut les Pièces pittoresques de Chabrier, tout comme un nocturne des Pièces lyriques de Grieg (que méprisait Debussy, mais dont le style n'était pas étranger à celui de ses œuvres de jeunesse) permettent de mesurer la richesse d'expression de la musique de piano des années 1880-90. De Rameau, le maître lointain, la gavotte et ses doubles prennent une vie nouvelle sous les doigts de Philippe Cassard. La gavotte est jouée avec un sens extraordinaire du style, du toucher, des lignes, des agréments que ne désavoueraient pas les clavecinistes baroques. Les doubles nous entraînent dans un tout autre univers, résolument pianistique, qui nous renvoie aux variations Corelli de Rachmaninov.

Chopin, la référence incontournable, nous offre sa berceuse en ré bémol, dont l'ostinato de la main gauche autorise cette série de variations proches de l'improvisation. Son premier prélude, quasi enchaîné à celui par lequel Bach ouvre son Clavier bien tempéré, nous porte à penser que le troisième volet ne peut-être qu'écrit par Debussy. Dans la descendance, nous allons croiser un singulier Bill Evans, émouvant et pudique (In memory of my father) et enfin Baptiste Trotignon, auquel Philippe Cassard commanda ce « prélude, une libre évocation de Monsieur Debussy ».

Revenons donc à celui auquel ces concerts rendent le plus bel hommage. Tout y est d'un réel intérêt. Les Estampes, les Images, les Préludes, les Etudes sont autant de bonheurs, chaque cycle appellerait un long commentaire. Pour ma part, s'il ne me fallait retenir qu'une œuvre – ce qui serait

particulièrement frustrant – mon choix se porterait sur la prodigieuse et sensuelle « Isle joyeuse », solaire, somptueuse, euphorique. L'a-t-on mieux jouée ? Mais comment ne pas retenir les Children's Corner (merci Chouchou !) illustrés comme jamais, avec fraîcheur, naïveté, légèreté, et un humour inaccoutumé ? L'extraordinaire Golliwog's cake-walk renvoie à cette observation publiée par Debussy à propos de la musique américaine, qu'il découvre, « M. Sousa bat la mesure circulairement, ou bien secoue une imaginaire salade, ou balaie une invisible poussière et attrape un papillon sorti d'un tuba-contrebasse. Si la musique américaine est unique à rythmer d'indicibles « cake-walk », j'avoue que pour l'instant cela me paraît sa seule supériorité sur l'autre musique… et M. Sousa en est incontestablement le roi. » Philippe Cassard s'amuse manifestement – mieux que la plupart de ses confères – à en restituer le caractère de pochade.

Rares, voire rarissimes sont les interprètes qui ont osé des défis de même nature, qui témoignent d'une santé musicale et physique extraordinaire. Ce « marathon » procède d'une vision nourrie d'une fréquentation longue et assidue de Debussy, mais aussi éclairée par la curiosité intarissable du musicien. Philippe Cassard est un formidable pianiste, dont la technique magistrale est au service constant des œuvres auxquelles il restitue leur force, leur poésie, leur humour, avec une vie et un respect absolu des indications, subtiles et nombreuses, du compositeur. Il est très rare que la différence entre un double piano et un triple piano soit audible, sauf avec Philippe Cassard. Comment permettre la restitution des harmonies, avec un jeu de la pédale, sans tomber dans une sorte de sfumato, trompe l'oreille ? Le pianiste a atteint la pleine maturité. Le travail renouvelé, bannissant toute routine, approfondi, lui permet de donner à chaque pièce son éclairage, sa subtilité, son originalité, dans une perspective globale. Le toucher, la frappe donnent au son sa couleur ; à la ligne son galbe, à la progression sa vigueur. La clarté des plans est une constante, y compris dans ces passages où les

harmonies peuvent être source de confusion. Vérité et beauté se conjuguent sous ses doigts.

Philippe Cassard aime les gens, ceux – invisibles, pour Notes d'un traducteur – auxquels il donne les clés leur permettant d'accéder aux joies musicales les plus profondes, sans condescendance ni pédanterie, mais aussi ceux dont il croise le regard au concert. Loin des monstres sacrés, son humilité, sa gentillesse sont sans pareilles. Un Sempé qui aurait pleinement réussi sa carrière de musicien, pour notre plus grand bonheur (lisez « Musiques », du dessinateur, et vous comprendrez !).

_____

Compte rendu, concert. Dijon, Opéra, auditorium, le 7 avril 2018. Marathon Debussy. Philippe Cassard, piano.

Compte-rendu critique, salle Gaveau, Paris. 27 mars 2018. récital Ivo Pogorelich, piano.



Compte-rendu critique, salle Gaveau, Paris. 27 mars 2018. récital Ivo Pogorelich, piano. Venir écouter **Ivo Pogorelich** naît d'une démarche, qui peut relever de la quête d'un graal musical dont on forme le vœu qu'il apparaîtra, puissant et

grandiose, comme un vestige intact surgi de ruines, à l'instant le plus imprévisible. Oh ce ne sont pas les compositeurs, les œuvres – ce soir du 27 mars à la salle Gaveau, on venait entendre de Mozart sa Fantaisie en do mineur, la sonate Appassionata de Beethoven, la troisième ballade de Chopin, des études d'exécution transcendante de Liszt et enfin la Valse de Ravel, bref du connu, et oserions-nous dire « la monnaie courante » du répertoire pianistique – mais ce sont leur métamorphose, leur transfiguration au sens christique du terme, bien que souvent inversé, qui interpèlent, parfois révulsent, ou a contrario forcent l'admiration. Venir écouter ce musicien, c'est accepter d'être dérouté de son écoute, des codes, c'est accepter la déstabilisation elle-même, l'inconfort, et une autre temporalité, c'est s'attendre à basculer dans un autre monde que celui légué, a priori, par les compositeurs: le Nirvâna d'Ivo Pogorelich.

<

Le Nirvâna d'Ivo Pogorelich

Dans la pénombre, la silhouette du pianiste s'avance en ombre chinoise sur le fond blanc de la scène. On distingue à peine son visage. Il joue partitions sous les yeux, mais que voit-il d'elles, du clavier lui-même? Sans doute nous voit-il…Fantaisie en do mineur K475 de Mozart. Les avis sont partagés, comme toujours, et les débats animeront l'entracte. Une autre temporalité disions-nous. Oui, ici, avec Mozart. Les premières notes dans le grave, semblent provenir d'une caverne et contrastent avec les accords grêles qui les ponctuent. Puis le thème avance lentement dans une courbe ample, d'une beauté

hors du temps, dans la longueur du son. Peut-être ici n'est-ce pas Mozart, mais en revanche quel musicien! Il nous impose la lenteur: lâchez prise avec votre propre énergie, votre volonté, et laissez-vous couler dans le corps musicien de ce pianiste, dans son rythme intérieur…l'expérience commence, et elle n'est pas seulement musicale. Pogorelich découd cette Fantaisie pour en accentuer davantage son opératique dramaturgie, nous y plonge mais en nous perdant dans ses circonvolutions.

Difficile de discerner l'architecture du premier mouvement Allegro assai de la sonate opus 57 de Beethoven. Très contenu, il progresse comme habité de doutes, se cogne à des murs invisibles. Le pianiste fait saillir à l'obsession les note tonique et dominante dans l'Andante con moto, cassant toute fluidité, créant une espèce de bancal ostinato. Et puis arrive le final. Voici qu'il nous aspire dans des tréfonds, par les basses qu'il creuse et noircit toujours davantage, les doubles croches dans l'aigu ne devenant plus que les fantômes d'elles-mêmes. Le presto se mue en un tourbillon macabre et plombé. L'ensemble est saisissant, tiendrait presque du génie. Pogorelich joue un anti-Beethoven, qui ne serait pas attiré par les étoiles, qui ne s'élèverait pas vers la lumière, toujours plus haut dans le ciel tel un aigle, mais qui s'enfoncerait toujours plus bas, aimanté par des ténèbres abyssales,Thanatos versus Hélios.

La deuxième partie du programme commence avec une troisième Ballade de Chopin opus 47 décantée et lente à l'extrême. Il lui manque d'emblée la tendre ardeur, « l'heureuse expansion d'un bonheur juvénile » selon les commentaires de Cortot. Dans cette retenue, elle apparaît figée, morcelée. Il faut attendre la dernière page de l'œuvre pour entendre soudain un élan, une exaltation qui prend une allure de folie tragique. Les trois études d'exécution transcendante de Liszt, Allegro Agitato (n°10), Feux Follets (n°5) et WildeJagd (n°8), apportent enfin le lyrisme, le souffle – la vie en somme – et l'ivresse de la

virtuosité extrême. La dernière s’achève dans un sentiment dramatique sublime et bouleversant.

De la valse, que reste-t-il dans celle de Ravel? Démontée, c’est à peine si on en distingue les lambeaux épars. Les hémioles caractéristiques du rythme ne sont plus que relents. La Valse se désagrège, se déglingue même par moments, et dans cette mise en pièces, Pogorelich réussit le prodige d’en restituer l’atmosphère. Dans le grave du clavier ce sont les ombres de fantômes qui se meuvent et nous frôlent, nous tiennent enlisés dans les entrailles visqueuses d’un monde d’au-delà, trouble et morbide (les glissendi embourbent tant ils sont ralentis). De cette gangue informe s’élève le tourbillon final, venu de loin, très loin, comme une pulsion effroyable, et la Valse se fracasse dans une tension inouïe, médusant le public, sous le choc.

Compte-rendu critique, salle Gaveau, Paris. 27 mars 2018. récital Ivo Pogorelich, piano.